Lamartine notre Poète

Autor(en): **Degoumois, Léon**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **34 (1929)**

PDF erstellt am: **25.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-684475

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Lamartine notre Poète[1]

par Léon Degoumois, docteur ès-lettres,
professeur à Berne

A Louis BUZZINI

I

L'année 1816, l'automne s'annonçant déjà, un jeune homme descendait la vallée des Echelles, sur Chambéry. Fatigué par la longue course, il s'assit au bord du chemin, et, sortant de sa poche un vieux bouquin qu'il avait pris pour la route, au lieu d'y lire, se mit à griffonner dans les marges ses impressions de la journée et du moment. Il était à ce point plongé dans sa rêverie, — rêverie aussi de promeneur solitaire, — qu'il n'entendit pas s'approcher une calèche de poste ouverte. Mais une voix rieuse de femme s'écria : « Oh ! voyez donc, voilà sans doute le poète de cette nature ! O le beau poète, s'il n'était pas si poudreux ! » (2)

Ce jeune homme au visage extasié n'était autre qu'Alphonse de Lamartine, que sa famille envoyait à Aix-en-Savoie se guérir d'une langueur déjà toute romantique. A la vérité, il ne méritait pas encore qu'on l'appelât le poète d'une si belle nature. Il avait jusqu'alors pour le plus taquiné, et peut-être agacé les Muses, en versifiant quelques pièces médiocres dans la tradition badine du XVIIIe. Mais il arrivait à un grand tournant de sa vie sentimentale et de sa carrière poétique. La route qu'il suivait le conduisait vers Julie Charles. 1816 : l'année d'Elvire ! Les joies tout ensemble pures et ardentes qu'il connut cet automne-là, un an plus tard, il allait revenir seul les évoquer sur les bords du lac du Bourget, — le lac tout court, — et, prenant à témoin ses rives enchantées, une première fois véritablement inspiré, écrire pour l'éternité les strophes les plus émouvantes qui aient jailli d'un cerveau d'homme. Sa *Pathétique* à lui, musicien des mots !

---

1) Cet essai n'est que l'introduction et la partie générale d'une étude critique où seront exposées les influences suisses subies par Lamartine, et celles qu'en retour le grand poète exerça sur nos écrivains.

2) Confidences, p. 377-378.

Comme pour consacrer le titre dont l'avait gratifié une passante indiscrète et moqueuse, la postérité n'a-t-elle pas fait de Lamartine précisément « le poète du *Lac* » ? Encore le terme proprement géographique qui désigne ces stances immortelles ne sonne-t-il plus guère aujourd'hui que comme un de ces mots indéfinis prétextes à des lamentations éloquentes. *Le lac*... « O lac ! rochers muets ! grottes ! forêt obscure ! » (1) Sous ces apostrophes soutenues, que seule une fausse déclamation fait apparaître creuses, voici cependant que s'évoque un paysage, que se dessine harmonieusement le grand tableau d'une nuit de septembre. Au hasard de ces vers au rythme fluide, surgit sans plus s'accuser qu'il ne convient, un décor qui n'a rien de factice, de truqué, de froidement conventionnel. Peinture toute faite sur le vif, légère, délicate, aérée, et qui garde, en dépit qu'elle ait daté, cette fraîcheur d'inspiration, cet air d'inaltérable jeunesse qui est la marque des chefs-d'œuvre.

De cette pierre fruste roulée là comme à souhait pour les tendres déclarations ou les rêveries amoureuses, le poète contemple le lac épandu à ses pieds. Tandis que le flot déferle sur la rive, ou se brise, plus loin, contre les roches déchiquetées qui s'avancent dans l'eau en sombre promontoire, il se rappelle la promenade faite, l'an d'avant, avec la chère absente. Leur barque glissait lentement sur l'onde argentée par les rayons de lune. Le ciel, au-dessus, avait des profondeurs sublimes. Au seul bruit des rames abaissées en cadence sur l'eau, une voix tout à coup répondait, dont les rochers voisins redisaient en sourdine l'instante prière. Aveu d'une félicité sans bornes, et regret de l'heure qui passe... Se peut-il cependant que la nature assiste impassible à de tels bonheurs, et qu'elle n'en garde pas le moindre souvenir ? S'adressant alors aux choses qui sont là, le poète les conjure de n'oublier jamais son plus beau soir d'amour. Cette supplication va aux rochers massifs où sont creusées des grottes pleines d'échos, aux coteaux où s'agrippent les rudes sapins, aux roseaux que courbe le vent, aux brises sous lesquelles frissonne le lac, aux calmes reflets de lune, aux parfums subtils qui rôdent dans l'air.

Invocations passionnées, prosopopées de grand style : tout cela ne serait-il donc que littérature ? Non pas ! Le miracle ici s'est produit que le monde extérieur s'est plié au vœu du poète, et qu'à jamais le petit lac du Bourget attestera les amours d'Elvire et de Lamartine. Leurs deux noms se sont incorporés à son paysage. Ce coin du monde qui n'avait pas d'histoire s'est

---

1) Méditations poétiques: Le Lac. (1e édition: Le lac de B***).

vu conférer la plus touchante qui puisse être, et ne cessera de se réclamer de celui qui l'a célébré dans un chant exalté.

* * *

Au début de 1820, quand Lamartine publia ses premières *Méditations*, il n'y avait pas que ce paisible lac de Savoie sur lequel il acquît à perpétuité un droit de propriété morale. Alternant avec une quinzaine de méditations strictement religieuses ou philosophiques, et rangés ainsi comme pour illustrer le recueil, cinq ou six poèmes d'allure franchement descriptive magnifiaient d'autres sites. C'était le *Vallon*, écrit dans une langue aussi transparente, aussi musicale que les humbles ruisseaux dont y parlait le poète. Vallon du Dauphiné, où il était allé souvent, dans son adolescence, rejoindre son fidèle Aymon de Virieu; où, Elvire morte, il aspirait à trouver un dernier asile. Les strophes émues de Lamartine rendaient si justement le caractère de cette solitude que, par un geste pieux restituant à la terre ce qu'elle avait suscité, Virieu imagina d'en faire graver une sur un petit mur du pays. C'était ensuite l'*Isolement*, première large esquisse du paysage de Milly. C'était le *Soir*, rimé dans les bois du château d'Urcy, en Haute-Bourgogne. C'étaient la *Prière*, la *Retraite*, l'*Adieu*, où s'ébauchaient en lignes plus ou moins précises de nouveaux aspects de la nature savoyarde. Enfin, tableau plus riche encore et nuancé, c'était l'*Automne*, la lente promenade d'octobre dans les bois de Milly.

Autant de compositions d'un pittoresque mesuré, élégant, discret, premières en leur genre, toutes frappées au coin d'une terre, originales dans le sens où les vieux dictionnaires disaient d'une œuvre qu'elle l'était « lorsque l'auteur n'avait eu d'autre modèle que la nature et son imagination. » A ces peintures initiales vinrent s'en ajouter bientôt qui représentaient les paysages sévères ou gracieux, les calmes et vaporeux horizons du Mâconnais et des contrées avoisinantes. Voici, dans les *Nouvelles Méditations*, à côté de vingt rapides croquis fort ressemblants, trois merveilleux panneaux : *Les Etoiles*, ce songe d'une nuit d'été bourguignonne, — la *Solitude*, inspirée par la vue du Léman et des Alpes, au sortir d'un col jurassien, — le fragment pastoral des *Préludes*, évocation chaude et colorée des pénates de l'enfance. Suivent, dans les *Harmonies*, entre autres cette *Bénédiction de Dieu dans la solitude*, où le poète pour la première fois révélait la splendeur des étés de Saint-Point, — ces *Souvenirs d'Enfance* dont la scène était un nouveau coin du

Dauphiné, — enfin *Milly ou la Terre natale*, avec ses sites familiers, la maison, le verger, la colline, les champs, les vignes.

L'énumération n'en finirait pas si devaient y être compris les quelques morceaux descriptifs groupés dans les *Recueillements*, tous les cartons insérés dans les appendices et miscellanées des *Oeuvres complètes*, à l'époque où la caricature faisait dire à Lamartine : « Je m'édite », et jusqu'aux reliquats et laissés en compte intercalés dans les livres de prose, — sans parler de quelques essais antérieurs à 1820 qui sont un peu comme des *pré-Méditations*. Encore une toile de génie, composée sur le tard, — *la Vigne et la Maison*, — émergera-t-elle magnifiquement de cette multiple collection. Mais le couronnement de tout cela, la puissante et large fresque où vinrent se fondre et se coordonner la plupart des motifs déjà traités ou ébauchés, ce fut *Jocelyn*.

Accaparée toute par le développement de l'épisode, l'attention s'arrête moins volontiers au milieu dans lequel s'accomplit cette tragédie d'âmes. Depuis quatre-vingt-treize ans qu'il se déroule sous les yeux du public ondoyant et divers, les connaisseurs, ou se disant tels, se sont contentés d'affirmer que c'était aussi faux qu'un décor d'opéra. Le pari reste ouvert entre ceux qui dénonceront les erreurs, les exagérations, les défauts dont il est entendu que fourmillent ces géniales improvisations. Mais, quelque flore qu'il prête à la montagne et de quelques êtres qu'il la peuple, Lamartine, en cela très distant de ses maîtres Rousseau et Bernardin de Saint-Pierre, n'a jamais ambitionné de faire de l'histoire naturelle ; et ce n'est pas, Dieu merci ! pour tomber dans la géographie économique qu'il a versifié l'intermède des *Laboureurs*. Que ni les élans ni les cygnes ne hantent les Alpes du Dauphiné, que jamais chêne n'ait crû au pied des glaciers, que la Haute-Savoie ne produise pas de blé, — griefs sérieux entre tous, — qu'importe ? La vérité de *Jocelyn* n'est pas de l'exactitude.

Fabuleux album pittoresque, c'est le poème des hautes terres, riche jusqu'à la luxuriance, imagé, étincelant, plein de belles et lumineuses visions, ouvrant à tout moment de profondes échappées sur le ciel, sur les montagnes, les vallées et les lacs. Toute la gamme des saisons et des heures s'y déploie en de vastes tableaux symphoniques. D'aucune scène du drame la nature n'est exclue. Comme la cathédrale dans *Notre-Dame de Paris*, la montagne est présente toujours, témoin vivant quoique fermé, immuable sinon indifférent. Comment abstraire le récit de son cadre de rochers, de verdure ou de neige, si étroitement adapté au sujet qu'il fait corps avec lui ? Ce n'est pas l'Alpe sombre, hautaine, farouche de *Manfred*, mais accueillante et presque familière. Le décor est composé en triptyque. Trois stations mar-

quent en effet les moments essentiels de l'histoire : la quiète adolescence à Bussières, le village natal, tout voisin de Milly, — le séjour à la Grotte des Aigles, dans les Alpes dauphinoises, — les années de prêtrise à Valneige, sur un des hauts plateaux de la Savoie. De ces trois régions que Lamartine aimait au-dessus de tout et connaissait comme personne, — Mâconnais, Dauphiné et Savoie, — le paysage divers est successivement dépeint en couleurs délicates ou hardies. La toile du milieu, dont la précision pittoresque a été le plus contestée, est en elle-même une œuvre entièrement originale, si caduque et artificieuse que les critiques l'aient vue. La poésie de la haute montagne n'existait pas : c'est Lamartine qui l'a suscitée, et, depuis souvent reprises sinon copiées, ses descriptions n'ont pas été dépassées.

Qui montrera tout ce que *Jocelyn*, à côté de la juste part laissée à la fiction, emprunte à la réalité ? Visions concrètes et pour ainsi dire sensibles, observations sagaces autant que neuves, notations impressionnistes toutes fraîches, images calquées directement sur le monde matériel : collectionner ces richesses ne vaudrait-il pas mieux que d'énumérer stérilement les fautes de détail et de souligner les sacrifices à la rhétorique ?

Le domaine sauvage où, solitaire malgré lui, le jeune séminariste établit ses quartiers, est si nettement délimité que le plan s'en dessinerait sans peine. Après que, escaladant un gros bloc de granit coincé entre les deux parois qui bordent le torrent du glacier, on a gravi un couloir abrupt, on descend, par une pente coupée de ressauts, dans un étroit vallon au fond duquel gîte un tout petit lac,

« *Ce lac bleu resserré comme un peu d'eau qui tremble*
« *Dans le creux de la main où l'enfant la rassemble.* » (1)

Au pied des rochers qui surplombent la rive opposée, se creuse une profonde grotte, temple souterrain auquel des arbres centenaires font un portique naturel. De toutes parts dévalent en vertes avalanches des pâturages escarpés, par où l'on accède aux neiges éternelles. C'est dans cette solitude alpestre, où les mois apporteront leurs floraisons et leurs métamorphoses, leurs mélancolies et leurs rigueurs, que, nouveau Robinson, Jocelyn attend ce Vendredi qui lui sera un jour envoyé sous les traits de Laurence.

* * *

Avec la *Chute d'un Ange*, son pendant oriental, où se développent les majestueux panoramas du Liban, *Jocelyn* représente le point culminant de l'œuvre de Lamartine. Sa verve poétique

1) **Jocelyn,** 3e époque (25 sept. 1793).

s'y déversa en si fougueux torrents qu'elle sembla dès lors tarie, et ne s'épancha plus que par intermittence. Sa pensée désormais se plia au débit lent et mesuré de la prose. *Musa pedestris.* Déjà rompu à ce nouvel exercice par le *Voyage en Orient,* l'*Histoire des Girondins* et ses discours politiques, il donna coup sur coup, en 1849, les *Confidences, Raphaël,* les *Préfaces* et *Commentaires* de ses Oeuvres complètes, — en 1851, les *Nouvelles Confidences, Geneviève* et le *Tailleur de pierres de Saint-Point.* Dès 1856, le *Cours familier de Littérature* ouvrit de fréquents débouchés à ses souvenirs, dont les plus anciens furent groupés séparément en ces *Mémoires inédits,* eux aussi d'outre-tombe.

La grande partie de cette littérature presque essentiellement autobiographique n'est que le commentaire général, la clairvoyante interprétation et comme la justification des livres de poésie sur lesquels se fondait la gloire de Lamartine. L'œuvre s'y trouve expliquée par l'homme, et l'homme par les milieux dont l'empreinte fut la plus forte. C'est dire que viennent se refléter dans ces pages et s'étaler avec beaucoup de complaisance tous les lieux qu'avait consacrés la muse des *Méditations,* des *Harmonies* et de *Jocelyn.* Avec l'auteur pour cicerone, on refait à pied, par lentes étapes, tout l'itinéraire que, monté sur Pégase, il avait autrefois suivi ; on revisite en pèlerin les provinces conquises par son génie.

Les *Préfaces* déjà, dont quelques-unes antérieures à 1849, loin d'être ces introductions bavardes, ces boniments amphigouriques et indiscrètes réclames qu'en font les antilamartiniens, constituent des documents auxquels suppléeraient difficilement les gloses des érudits. Celles des *Harmonies* et des *Recueillements,* par exemple, datées de Saint-Point, sous couleur de donner le signalement de cette résidence, déterminent heureusement l'ambiance de son inspiration et comme le climat moral de sa poésie. Quant aux *Commentaires* adjoints aux pièces principales des grands recueils, leur rôle est de situer dans le temps et dans l'espace chacune de ces sublimes créations. En notant les circonstances dans lesquelles telle œuvre avait surgi, le poète, en même temps qu'il la légitimait, rendait un nouvel hommage aux spectacles de la nature qui en avaient suscité la composition. La poésie selon Lamartine, qui n'est autre que la poésie même, ne procède pas de la rhétorique spécieuse et alambiquée qui s'élabore dans les officines littéraires ; elle est le cri, le chant, l'hymne d'une terre.

C'est à délimiter comme à dépeindre cette terre que les *Confidences* et *Nouvelles Confidences* se sont appliquées. En se racontant, Lamartine ne s'est pas isolé une minute du milieu où

s'était accomplie son existence. Bien plutôt le monde extérieur est-il sans cesse appelé à servir de témoin, de répondant et presque de complice. Les deux volumes où le poète retrace ses origines, les trente années de vie obscure qui précédèrent les *Méditations*, sans même contenir beaucoup d'allusions immédiates aux œuvres publiées plus tard, en offrent à la fois la genèse, l'historique et l'illustration. En 1853, lorsque Taine entreprit d'expliquer le génie du bonhomme La Fontaine, il ne fit que développer sur le plan de l'objectivité ce que, peu de temps avant, Lamartine avait tenté sur le terrain personnel.

Après une sommaire esquisse de Mâcon, où s'était passée cette période d'inconscience qui préside à toute biographie, les *Confidences* apportent un ample et minutieux tableau de Milly, ce pauvre village du haut vignoble mâconnais qui abrita l'enfance la plus librement paysanne qui puisse être imaginée. C'est sur cette aride colline, pour lui centre de l'univers, — Milly, c'est presque milieu, — que, gamin éveillé, hardi, curieux, le petit Alphonse eut la révélation de la nature, qui faisait à ses jeux et à ses vagabondages un cadre éminemment pittoresque, parce que sauvage et montagneux. Lorsqu'il s'aventurait dans les hauts pâturages, devant ses yeux ravis s'ouvrait à l'est l'immense horizon du Jura et des Alpes de Savoie. Ses incursions dans les hameaux voisins, à Bussières, à Pierreclos, lui enseignaient la beauté multiple que le pays cachait sous un masque de monotonie. Si grande fut sa déception, lorsqu'à dix ans il lui fallut quitter pour le collège ces solitudes aimées, qu'un beau jour il s'enfuit de Lyon. Il ne s'accommoda guère de Belley, où il fut alors envoyé, qu'à cause du magnifique paysage qui encerclait la petite capitale du Bugey, sise aux confins du Jura, de la Savoie et du Dauphiné. Mais quelle joie chaque année plus vive, quand les vacances le ramenaient au foyer de Milly. Ses études terminées, il y resta trois ans pleins, sauf quelques mois d'hiver passés à Mâcon ou à Lyon, et une première visite à ses amis dauphinois qui le conduisit jusqu'à Grenoble. En juillet 1811, pour gagner l'Italie, il traversa une première fois les Alpes, qu'il revit dix mois plus tard, au retour, avec une émotion qu'atténuait à peine le regret de Naples. Après s'être retrempé trois ans dans l'atmosphère vivifiante du pays natal, quand les Cent-Jours l'obligèrent à s'exiler, il vint, par le Jura, s'installer quelque temps sur les bords du Léman, passa ensuite à Nernier, sur la rive de Savoie, puis, le danger tombé, rentra dans son village par le chemin des écoliers. Loin de l'inciter à de stériles mélancolies, ces pérégrinations lui permirent de prendre lentement contact avec de nouvelles provinces du pays qu'il allait tantôt se mettre à chanter. Il revit alors, comme en 1811 déjà, ce lac du Bourget

qui devint son lac. Réinstallé dans sa champêtre demeure, il fit souvent, l'année d'après, de fructueuses excursions en Dauphiné et en Savoie, se promena avec ses amis Vignet dans les montagnes où il exila Jocelyn ; puis, au début de l'automne 1816, par la vallée des Echelles, où nous l'avons rencontré tout à l'heure, s'en vint à Aix, pour un plus long séjour.

Semaines d'enchantement et presque de rêve. De l'immortel poème qui en exprima le souvenir, *Raphaël* est une paraphrase un peu longue, mais combien précieuse à qui veut situer l'aventure d'Elvire. Car ce nouveau livre de confidences à la troisième personne contient toute une géographie de la région d'Aix et de Chambéry. Repris six ou sept fois, et chaque fois sous un des aspects variés que l'état du temps ou le moment du jour lui conféraient, le lac toujours prête son beau décor à ce touchant roman d'amour.

En racontant les quatre années qui virent naître les *Méditations*, Lamartine, dans les *Nouvelles Confidences*, ne revient que pour mémoire aux étapes déjà connues. Il s'applique, par contre, à donner une image fidèle, sinon enthousiaste, de sa bonne ville de Mâcon et des plaines de la Saône, dont un merveilleux horizon de montagnes venait seul corriger l'accablante banalité. Un été passé au château d'Urcy amène le narrateur à décrire aussi ces contrées forestières de la Haute-Bourgogne où son génie était si parfaitement à l'aise. Et c'est par une promenade sur la rive suisse du Léman que s'achève le long épisode de *Régina*.

Comme pour payer tardivement sa dette à toutes les terres que sa jeunesse voyageuse avait explorées, le poète vieilli, entre autres évocations de son lointain passé, glissa dans le *Cours familier de Littérature* le récit d'une de ses premières visites à la Franche-Comté, qui était la patrie de ses ancêtres, et la curieuse relation de son voyage à Neuchâtel et La Chaux-de-Fonds, l'année 1815. Ce dernier épisode, complètement remanié et qui constitue comme les lettres patentes jurassiennes de Lamartine, a trouvé place aussi dans les *Mémoires inédits*, où toutes les scènes domestiques de l'enfance et de la jeunesse défilent tour à tour, sans faire jamais double emploi avec les peintures précédemment données.

C'est ainsi que le meilleur de toutes les confidences de Lamartine est dédié aux terres où sa poésie était éclose, et vient souligner le caractère autochtone de son génie. Loin d'être universelle, son inspiration n'était suscitée que par des objets depuis longtemps connus, par des sites accoutumés, par ce que Mme de Staël, qui en faisait la base de toute littérature sincère,

appelait « les impressions d'habitude. » (1) C'est parce qu'il ne lui était pas indifférent qu'une œuvre fût signée d'ici ou de là, que son lac ou son vallon fussent confondus avec d'autres, qu'il a énuméré et dessiné tant de fois les stations où sa verve avait jailli. Ne faudrait-il pas, pour le bien comprendre, s'aider de la géographie ?

* * *

Il est dit quelque part dans le *Nouveau Voyage en Orient :* « Le voyageur laisse une partie de son âme partout sur ce qu'il voit ; il s'empare par un désir ou par un regret de la terre entière. » Combien plus le poète qui a marqué de ses chants inspirés son passage ou son séjour dans tant de lieux n'y a-t-il pas laissé quelque chose de lui-même et ne s'en est-il pas assuré moralement la possession. Ce n'est pas en vain qu'en 1816, sur la route des Echelles, si proche du pays de Jocelyn, une voyageuse l'avait ironiquement promu « poète de cette nature. » Sans qu'il eût même à s'y appliquer, il a été porté par son cœur et par ses goûts à le devenir. En dehors de l'Italie et de l'Orient, — les deux fertiles patries de son imagination, — il n'a jamais glorifié ou simplement représenté d'autre pays que celui où il avait ses attaches profondes. Il a été le poète d'une terre, d'un paysage, d'un climat ; le poète aussi d'une race, d'un tempérament, d'une culture.

II

En 1857, lorsque, le premier, Lamartine proclama le génie de Mistral, « son poème. — écrivait-il, — c'est lui, c'est son pays, c'est la Provence aride et rocheuse... C'est ce pays qui a fait le poème : on peint mal ce qu'on imagine, on ne chante bien que ce que l'on respire. La Provence a passé tout entière dans l'âme de son poète ; *Mireille*, c'est la transfiguration de la nature et du cœur humain, en poésie, dans toute cette partie de la basse Provence comprise entre les Alpines, Avignon, Arles, Salon et la mer de Marseille... Un pays est devenu un livre.» (2) C'était là figurer indirectement le propre caractère de son œuvre à lui, des *Méditations* à *Jocelyn*. Quelques termes à trans-

1) **De la littérature**, I, p. 301. — 2) **Souvenirs et Portraits**, III, p. 219.

poser, et voilà tout Lamartine, frère aîné de Mistral, résumé, défini, ramené à sa formule la plus simple.

Encore la première et principale chose est-elle de reconnaître et de désigner la province dont, par une alchimie supérieure, il a transmué en poésie le paysage physique et moral. C'est évidemment la Bourgogne. Mais quelle Bourgogne ? Celle peut-être que les dictionnaires et atlas d'aujourd'hui assimilent aux quatre départements de Côte-d'Or, Saône-et-Loire, Yonne et Ain, — l'ancien duché combatif et remuant que l'imprévoyance de Charles le Téméraire a livré à l'astuce de Louis XI, — ou, pour parler comme l'usage s'en est maintenu dans le peuple, qui dit au féminin duché, comté, dauphiné, la *Duché* tout court ? Non pas, car c'est à peine si le domaine auquel Lamartine a donné son expression littéraire empiète sur cette Bourgogne proprement française. Il se confond bien plutôt, géographiquement et ethnologiquement, avec l'Etat que les Rodolphiens instaurèrent aux neuvième et dixième siècles, — avec cette Bourgogne jurane *(Burgundia jurensis)* qui, placée en 1038 sous la domination franconienne, constitua avec le royaume d'Arles, une marche pacifique entre l'Empire et la France. A l'époque de sa création, ce royaume était si strictement limité au Jura que les actes l'appellent volontiers le *Jurense regnum*, cependant que le souverain prend le nom de *rex Jurensis*. Cette épithète marque justement que l'autorité des Rodolphiens n'était effective que dans les *pagi* du Doubs et de la Saône d'une part, et de l'autre dans les territoires qui constituent l'actuelle Suisse romande et la Savoie. (1) Terre jumelle, que, par simple souci de nomenclature, les historiens ont scindée plus tard en une Bourgogne cisjurane et une Bourgogne transjurane, alors qu'elle était tout uniment la Bourgogne jurane, et qu'un Rodolphe III, par exemple, ait été véritablement roi du Jura.

Que ce royaume éphémère ait dû son apparition plutôt au caprice d'une dynastie qu'à une nécessité historique, qu'à aucun moment il n'ait correspondu à un groupe ethnique nettement défini, il est difficile par contre de lui refuser l'unité géographique. Voyez comme il épouse harmonieusement les terres agrippées aux deux flancs de la chaîne jurassienne, les cimentant plutôt que de les disjoindre. Il semble, à considérer de haut ces montagnes qui s'étirent paresseusement de la Forêt-Noire au Dauphiné, qu'un colossal reptile antédiluvien se soit couché pour sa sieste entre le Rhin et le Rhône ; gigantesque ichtyosaure dont

1) Cf. René Poupardin : **Le Royaume de Bourgogne (888-1038),** Paris 1907 — et Louis Jacob: **Le Royaume de Bourgogne sous les Empereurs franconiens (1038-1125),** Paris 1906.

l'échine puissamment soulevée et voûtée serait la longue arête du Jura, et le corps monstrueux les pays de Franche-Comté et les cantons romands, cependant que la tête rétrécie et écrasée correspondrait au Bugey ; des deux énormes pattes antérieures, la droite s'étendrait sur le Mâconnais, tandis que la gauche se replierait sous la tête, par le Chablais. C'est cette province fossile, cette Bourgogne rodolphienne qui s'étendait de Bâle à Chambéry et à laquelle se rattachait le comté de Mâcon, que, comme pour en commémorer le millénaire, Lamartine, nouveau *roi du Jura*, a soumise à son autorité morale. Royauté spirituelle qui s'exerce au-delà de la tombe, et dont personne encore ne l'a dépossédé.

Ce n'est pas le prendre à la Bourgogne que de faire de Lamartine le poète du Jura. Comment ne pas saisir, en dehors des circonstances historiques présentes, la symétrie qui s'accuse entre deux contrées qui sont un peu comme les deux versants d'une même montagne ? « Epaisse muraille de montagnes, — est-il dit du Jura dans les *Souvenirs et Portraits*, — à pente douce du côté de la France, à pente escarpée du côté de la Suisse. » (1) Quelqu'un ne serait-il plus Jurassien d'être né à l'extrême limite du penchant le moins rapide ? Le Mâconnais n'est-il pas aussi proche du Jura, aussi étroitement apparenté à lui, aussi déterminé par lui, que le canton de Vaud, par exemple ?

Il serait vain de faire une démonstration compliquée d'une thèse si soutenable que, le tout premier, Lamartine la défendait implicitement quand il écrivait : « Le Jura est un groupe de montagnes qui s'élève jusqu'à la région des neiges presque éternelles entre les lacs de Genève et de Neuchâtel en Suisse, le Rhin, les Vosges et les plaines de la Bresse et du Mâconnais, engraissées du limon de la Saône. » (2) Non content de placer sa patrie à la frontière du Jura, il regrettait de ne pouvoir s'en réclamer plus directement. « Combien de fois n'ai-je pas reproché à la nature de m'avoir fait naître au bord de ces plaines,... au lieu de m'avoir fait naître... en Suisse,... dans le Jura. » (3) Une consolation cependant lui venait d'avoir dans ces montagnes une partie de ses origines. Sa grand'mère paternelle était de Besançon, et sa famille possédait en Franche-Comté des biens considérables, dont il a donné plus d'une fois le minutieux inventaire, dans ses livres de mémoires. Loin de renier cette ascendance, il s'en glorifiait, et ne manquait pas de dire de la Franche-Comté qu'elle était « son pays presque natal, » (4)

---

1) **Souvenirs et Portraits**, I, p. 194. — 2) **Ibid. III**, p. 181. — 3) **Nouvelles Confidences**, p. 75. — 4) **Mémoires inédits**, p. 287.

qu'il l'aimait « comme le chêne aime son sol, » (1) que les paysans et les bûcherons saluaient encore en lui « le fils de ces rochers.» (2) «J'ai puisé la moitié de mon sang à cette source des montagnes, — écrivait-il sur le tard, revisitant une dernière fois les domaines de ses pères, — j'ai la moitié de mes aïeux dans ces forêts. » (3) Et il ajoutait : « Pourquoi ma famille a-t-elle quitté ces solitudes du Jura pour cette fourmillante Bourgogne, et le sapin de Hongrie pour la vigne de la Saône ? » (4)

Conscient comme il l'était des attaches profondes qui l'unissaient au Jura proprement dit, Lamartine savait tout ce qu'il lui devait. Ce n'est pas pour l'avoir traversé rapidement en 1815, pour s'être, la même année, promené dans les montagnes neuchâteloises, pour avoir fait un jour un pèlerinage ému dans les contrées qu'avaient possédées ses ancêtres, qu'il avait droit à en revendiquer l'indigénat. Les quelques pages qu'il leur a consacrées, ne suffisent pas à faire de lui le chantre attitré des montagnes jurassiennes. Toute démonstration qui dévierait sur ce terrain serait vouée au plus lamentable échec. C'est de plus loin qu'il faut considérer les choses.

Lamartine est un Jurassien de la périphérie, du Jura qui finit, du Jura qui meurt, du Jura qui, par le Mâconnais, se fond dans la Bourgogne française, par le Dauphiné, dans la Provence, et, par la Savoie, dans les Alpes. Situation privilégiée que la sienne, car le pays où s'est déroulée sa jeunesse et dont son œuvre a enregistré la physionomie pittoresque et morale, cette province où son génie a fleuri et fructifié, et qui a pour capitales Milly, Mâcon, Belley et Aix, cette nature enfin dont, sur la foi d'une inconnue, il est devenu le poète, est exactement au point d'intersection entre le Nord et le Midi français, comme entre le Jura et les Alpes. Le poète fut amené à participer ainsi de deux civilisations essentielles, et à subir l'influence de deux grands paysages.

A donner à son ascendance paternelle même sa signification la plus extensible, à rattacher plus ou moins directement son pays d'origine aux montagnes qui en dessinent l'horizon, du côté de la Suisse, il n'est pas prouvé que Lamartine soit vraiment, selon qu'il s'exprime, le « fils de ces rochers. » Son originalité native, si même elle n'a pas été foncièrement atteinte, ne s'est-elle pas émoussée, à tous les contacts auxquels elle a été exposée, comme les pierres roulées du coteau que le mouvement du fleuve transforme en luisants galets ? Son âme n'a conservé sa forme primitive que dans la mesure où la pépite d'or brut subsiste dans le joyau magnifiquement serti. Encore

1) **Ibid.**, p. 287. — 2) **Ibid.**, p. 288. — 3) **Souvenirs et Portraits**, III, p. 184. — 4) **Ibid.**, III, p. 184.

ces deux images ne seraient-elles appropriées que si le caillou détaché de la colline était lui-même considéré comme un agglomérat, et le métal travaillé par l'orfèvre comme un savant alliage. Car ce fut le caractère propre du royaume rodolphien d'unir en un tout d'apparence homogène les éléments ethniques les plus dissemblables. Ce qui se manifesta au début dans la race a bien pu se produire plus tard dans un individu. C'est parce qu'en son génie si divinement simple s'amalgament, se fondent, se confondent les origines les plus diverses que Lamartine est le fidèle représentant de la Bourgogne jurane, le Mistral du Jura.

Plus que tous les arguments empruntés à l'histoire et à la généalogie, une banale considération permet de résoudre l'équation posée. Un auteur n'a-t-il pas affirmé que si les Alpes étaient en vue de Paris, tout le panorama des lettres françaises en eût été modifié ? A côté des Alpes, de ce Mont-Blanc surtout que, de toutes ses résidences, il voyait se dresser sur le ciel italien, — plus voisin, plus attirant, plus accessible, le Jura toujours déroulait sous les yeux du poète son décor simple, sobre, égal. Il n'a pour ainsi dire pas échappé à cette vision, pendant ses trente premières années, — 1790-1820, — ses années d'apprentissage, ces « trente années d'école » par lesquelles Eugène Rambert faisait commencer « le bilan de la vie humaine. » (1) Ces montagnes seules l'aidaient à supporter la platitude de Mâcon ; elles faisaient partie de l'horizon de Milly et de Saint-Point ; à Belley, il les retrouva, plus proches encore ; le paysage d'Aix enfin n'est que « l'avant-scène des Alpes », (2) ainsi que le définit Lamartine. Le secteur dans lequel il a évolué, alors que s'accomplissait son éducation d'homme et de poète, « éducation toute buissonnière », (3) disait Sainte-Beuve, dessine assez bien un hémicycle d'où l'œil converge sur la pointe extrême du Jura. S'il est vrai qu' « un paysage est un état d'âme, » — ce qu'il exprimait, lui, en disant que « le spectacle est dans le spectateur,» (4) — comment un tableau dont le regard ne peut se détourner, ne conférerait-il pas à la pensée son relief et sa couleur ? Jurassien déjà par dérivation, par filiation, Lamartine l'est plus encore par une sorte d'irradiation.

*
* *

La critique, soucieuse toujours d'insérer un écrivain dans une catégorie, quitte à lui attribuer une spécialité bien défi-

1) **Etudes littéraires,** p. 312. — 2) **Souvenirs et Portraits,** I, p. 82. — 3) Cf. **Revue Suisse et Chronique littéraire,** 1849, I, p. 616. — 4) **Confidences,** p. 242.

nie, n'a pas tardé à reconnaître en Lamartine un poète attaché à célébrer la nature, et plus particulièrement la montagne. Le premier vers de lui paru n'est-il pas : « Souvent sur la montagne, à l'ombre du vieux chêne... » (1) Encore le privilège lui est-il contesté d'avoir été l'initiateur de ce culte des hautes terres. On a fait de lui le second, l'assistant de Jean-Jacques Rousseau et on ne lui a décerné que l'originalité de dire en vers ce que le maître avait exprimé dans sa prose magnifique. Quelques différences sensibles qui s'accusent entre les peintures de la *Nouvelle Héloïse* et celles de *Jocelyn*, ce jugement n'est pas d'ailleurs sans contenir une grande part de vérité. Les deux écrivains ont signifié identiquement l'exclusivité de leurs goûts : l'auteur des *Confessions* quand il s'écrie : « Jamais pays de plaines, quelque beau qu'il fût, ne parut tel à mes yeux. Il me faut des torrents, des rochers, des sapins, des bois noirs, des montagnes, des chemins raboteux..., des précipices ; » (2) celui des *Confidences* lorsqu'il accuse les plaines d'offrir « la plus morne et la plus désenchantée de toutes les natures, » (3) d'être manifestement « antipittoresques, » (4) en face des montagnes, « pays à physionomies profondes et à caractères variés, » (5) ou bien lorsqu'il proclame « la beauté spéciale des vues de montagnes ; beauté triste, grave et douce d'une tout autre nature que les beautés de la mer ou des plaines. » (6)

Tandis que Jean-Jacques, cependant, trouvait dans les Alpes mêmes un paysage plus conforme à sa nature inquiète et désordonnée, le caractère équilibré et pondéré de Lamartine s'accordait à merveille au charme tranquille du Jura. Comment concilier les termes par lesquels il représente la beauté des montagnes, — triste, grave et doux, — avec l'imposante et farouche grandeur des sites alpestres ? Des deux grands horizons contigus et par moments pour ainsi dire superposés sur lesquels portaient ses yeux, et qui ont agi concurremment sur lui, c'est le Jura qu'il a toujours admiré avec le plus de sympathie. Sa pensée en a épousé le rythme et la ligne ; son génie y a trouvé une patrie.

Le Mont-Blanc, qui faisait à lui seul l'essentiel de son horizon d'Alpes, l'impressionnait plus qu'il ne l'attirait. C'est à distance qu'il l'aimait, quand l'éloignement corrigeait ses aspérités, atténuait ses violents contrastes lumineux. Ni comme Chateaubriand, curieux de savoir si les Alpes valaient la réputation que leur avait faite Rousseau, ni comme Hugo et No-

---

1) **Méditations : L'Isolement.** — 2) Cf. Gabriel Faure : **Jean-Jacques Rousseau en Dauphiné,** p. 84. — 3) **Nouvelles Confidences,** p. 74. — 4) **Ibid.,** p. 75. — 5) **Ibid.,** p. 75. — 6) **Voyage en Orient:** Paysages et pensées en Syrie (de Beyrouth à Balbek).

dier, accomplissant en famille le voyage de Chamonix et du Montenvers, ni comme, avant eux, Gœthe ou Shelley, ni comme notre Tœpffer, Lamartine, à qui le voyage était plus facile, n'a eu la simple curiosité d'approcher du géant. Il n'a connu des hautes Alpes que ce que les routes commodes du Simplon et du Mont-Cenis permettent d'en voir. Sa seule visite à l'Oberland bernois s'est résumée en une promenade en voiture au bord du lac de Thoune. Les « courses dans les Alpes » dont parlent les *Confidences* (1) n'ont jamais été que de paisibles excursions dans les montagnes à vaches des environs d'Aix et de Chambéry. La seule partie de la Savoie qu'il ait hantée est celle qui prolonge et continue le Jura.

Pour avoir situé la Grotte des Aigles « au sommet des Alpes du Dauphiné », le poète de *Jocelyn* aurait-il exploré plus sérieusement les hautes chaînes de l'Isère ? C'est tout au plus si ses mémoires et sa correspondance relatent de fréquents séjours au Grand-Lemps, quelques visites à Grenoble, plusieurs traversées du Col des Echelles, et une randonnée dans le Massif de la Grande-Chartreuse qui ne s'écarta guère des chemins tout tracés. Aussi bien, pour conserver aux descriptions du poème quelque chance de vérité, ne faut-il pas s'aviser d'aller en chercher l'original au mont Pelvoux. Le refuge de Jocelyn est quelque part dans ces espèces de Préalpes par quoi, à trois ou quatre heures de Chambéry, s'ouvre le Graisivaudan, et qui sont une façon de compromis entre les Alpes et le Jura. Des érudits régionaux l'ont situé à dix-huit cents mètres ; on peut encore en rabattre.

Géographiquement, la poésie de Lamartine ne dépasse pas cette altitude. La sauvage et froide nudité de la haute montagne proprement dite n'a jamais inspiré le poète des *Méditations*. « Celui qui voit briller les Alpes, — écrit-il dans une pièce des *Recueillements* antérieure *à Jocelyn*, —

« *croit que ces monts glacés qu'il admire et qu'il fuit,*
« *ne sont qu'affreux déserts, rochers, torrents, abîmes.*» (2)

Erreur, explique-t-il alors, car il s'y trouve « des vallons secrets, — des solitudes vertes, — des vergers pleins de dons, — des sources et de frais ruisseaux, — des coteaux aux flancs d'or, » sans compter, — ô Eugène Rambert ! — « l'agneau qui broute en paix,... sous les plus hauts sommets. » (3) Telle est l'Alpe qu'il conçoit, qu'il admet et qu'il aime ; l'Alpe à mi-côte, et encore ! Où la nature n'a plus que le décor figé des minéraux et devient désertique, sa ferveur s'arrête. Il lui faut la parure vi-

1) p. 321 et 324. — 2) **Recueillements poétiques:** A Mlle Delphine Gay. — 3) **Ibid.**

vante, et mortelle, des plantes. De là les richesses, les excès de végétation imputés à *Jocelyn*, et qui cessent d'être outrageusement invraisemblables dès que le creux de montagne où se déroule l'épisode central est ramené au niveau d'un haut vallon jurassien, d'une combe abritée et fertile.

Que Lamartine s'en soit ordinairement tenu à contempler de loin les hautes montagnes de Savoie, c'est un indice encore de sa nationalité jurassienne. Le panorama des Alpes fait partie intégrante du paysage jurassien, et constitue en quelque manière une de ses prérogatives. Il le complète, le finit et le rehausse, comme, sur la scène, une lumineuse toile de fond relève les décors des premiers plans. L'abstraire de son horizon serait priver d'une grande part de son originalité pittoresque ce Jura que Juste Olivier appelait « le spectateur des Alpes. » (1) Cela est si vrai que la grande méditation sur la *Solitude*, conçue un jour que Lamartine se promenait dans le Jura vaudois, est tout entière un hymne à la beauté des Alpes. Ainsi le *Ressouvenir du Léman*. Il suffit de voir avec quelle naïve maladresse il s'applique à évoquer les solitudes élevées pour se convaincre que notre poète ne s'y est jamais aventuré. Tous les paysages de montagnes de *Raphaël* sont dessinés d'en bas. Dans *Jocelyn*, les seules descriptions peut-être contestables sont celles, peu nombreuses, qui s'attaquent aux glaciers et aux neiges éternelles. Tant qu'elles ne dépassent pas les hauts pâturages, les peintures sont tout ensemble plus précises et plus riches. Vérité au deçà du Jura, erreur au delà.

S'il connaissait mieux le Jura, ce n'était pas cependant qu'il l'eût plus souvent parcouru que les Alpes. Il n'avait rien de l'excursionniste, et jamais son contemporain Tœpffer, quoiqu'il voyageât en zigzag, ne le trouva sur son chemin. Il fallut le hasard d'un exil pour l'amener à franchir un jour le col de Saint-Cergue et le conduire, la même année, dans le pays de Neuchâtel. Mais le haut Mâconnais, patrie de son enfance, n'est-il pas comme une bavure du plissement jurassien, et Lamartine n'a-t-il pas vécu quatre années à Belley, au pied même de la belle montagne d'où descendait, la nuit, le tintement assourdi des cloches des troupeaux ? (2) Atmosphère éminemment jurassienne que celle où s'est joué l'heureux prélude de son existence. C'est de la poésie même dans laquelle baignent les collines natales et les monts voisins qu'il a fait sa poésie. Un pays, — le Jura, — est devenu, non pas comme pour Mistral un seul grand livre, mais un chant répété à travers cinq ou six volumes de vers, et splendidement orchestré dans *Jocelyn*.

Ce pays semble même avoir si totalement passé dans ces

1) **Le Canton de Vaud**, I, p. 33. — 2) Cf. **Confidences**, p. 108.

livres qu'il ne s'en trouve pas d'aussi sincères, d'aussi parfaits, où se soit exprimé son caractère original. D'autres poètes y sont nés, Hugo à Besançon, et Charles Nodier avant lui. Mais où est la part du Jura dans la *Légende des Siècles*, et qu'y a-t-il de spécifiquement régional dans l'œuvre du polygraphe franc-comtois ? Aussi bien Hugo n'a-t-il respiré que peu de semaines l'air du pays natal et Nodier s'est-il empressé de fuir ses pénates. En face de ces deux déracinés, dont l'un du moins ne s'est pas plus mal porté, quelle est la situation de Lamartine ? Non content d'y avoir passé trente ans de sa vie, avec une fréquence qui tenait de la périodicité, il est revenu faire de longs séjours dans ses « délices de terres, » (1) ainsi qu'il dénommait Milly et ses deux propriétés de Saint-Point et de Montceau. Jeune diplomate, il était à peine installé en Italie, au début de 1821, que déjà il écrivait : « Il me faut mon ancienne vie des champs.» (2) Pendant les années de grandeur et de décadence de sa vie politique, le leitmotiv de sa correspondance familière est l'éternel regret de ses champêtres foyers. Le voilà souhaitant par exemple, « une montagne de Saint-Point ou Milly pour unique monde, » (3) ou bien, en pleine tourmente de 48, « se dédoublant à chaque instant pour se retrouver en pensée, en âme et de cœur à Saint-Point, Milly, Montceau, à cheval dans la montagne. » (4)

*
* *

Jamais poète ne fut plus indéfectiblement, plus indissolublement attaché à sa province, à son vallon, à son village, à sa maison. « Plante de pleine terre et de montagne, » (5) selon qu'il le dit, comme Jocelyn il aimait au-dessus de tout le sol « où il avait pris racine. »(6) S'est-il réclamé de sa colline, a-t-il langui pour son hameau ! Sauvegarder le patrimoine de Milly fut sa préoccupation constante. Ce n'était point pourtant que le pays fût opulent. Le poète l'a montré « pauvre, aride, calciné, privé d'eau, d'ombre, de vie végétale. » (7) Mais, loin que ce dénûment le lui fît mépriser, il l'en chérissait davantage. « J'étais moi-même un cep de cette colline, un chevreau de ce rocher, un bois sans fleur de ces buissons. » (8) Si précieuses que lui aient été ses demeures plus confortables et presque seigneuriales de Saint-Point et de Montceau, c'est toujours à l'humble toit de son

---

1) **Lamartine et ses nièces : Correspondance inédite,** p. 187. — 2) **Correspondance,** III, p. 80. — 3) **Lamartine et ses nièces,** p. 62. — 4) **Ibid.,** p. 129. — 5) **Confidences,** p. 72. — 6) **Jocelyn,** le époque (6 juin 1786). — 7) **Confidences,** p. 339. — 8) **Ibid.,** p. 339.

enfance qu'est allée sa prédilection. Faisant mentir les actes officiels, il a sacré Milly sa terre natale. C'est là, dans ce paysage pierreux et désolé, qu'il souhaitait d'être enterré :

« *Plus près du sol natal, de l'air et du soleil,*
« *D'un sommeil plus léger j'attendrai le réveil !*
« *Là ma cendre mêlée à la terre qui m'aime,*
« *Retrouvera la vie avant mon esprit même,*
« *Verdira dans les prés, fleurira dans les fleurs,*
« *Boira des nuits d'été les parfums et les pleurs ;*
« *Et quand du jour sans soir la première étincelle*
« *Viendra m'y réveiller pour l'aurore éternelle,*
« *En ouvrant mes regards, je reverrai les lieux*
« *Adorés de mon cœur et connus de mes yeux,*
« *Les pierres du hameau, le clocher, la montagne,*
« *Le lit sec du torrent et l'aride campagne.* » (1)

N'a-t-il pas, pour conserver la maison paternelle, livré prématurément ses *Confidences*, qu'il eût préféré de dater aussi d'outre-tombe, — d'outre sa petite tombe des champs, moins présomptueuse que le rocher marin où a voulu dormir celui qui, chez Mme Récamier, le traitait un jour de « grand dadais. »

Aucune étude même générale sur le caractère et l'œuvre de Lamartine ne saurait taire le noble et vivace amour qu'il nourrissait pour sa petite patrie. Tendresse profonde et grave, qui se doublait d'une égale compréhension. La célébration des sites coutumiers, de la bonne terre nourricière, du vallon paternel, n'est pas chez lui un thème commode, susceptible d'être développé et repris à l'infini, *con variazione*. En sacrifiant si volontiers aux pacifiques dieux lares, son inspiration ne fait que suivre la pente de son cœur. Ne le vit-on pas, à la Chambre, se faire l'apologiste de la petite propriété rurale, défendre « cet arpent de terre ou de rocher dans les plus arides montagnes, et sur lequel il y a la maison, le foyer, le puits, l'arbre, le verger, » (2) « terre vivante, animée, aimée, qui semble vous rendre l'amour que vous lui portez. » (3) N'a-t-il pas, à la même tribune, proclamé que « le travail agricole était le plus sain, le plus moral de tous les travaux de l'homme ? » (4) Sa politique procédait de sa poésie. Comme il avait exalté les laboureurs, dans *Jocelyn*, il les prônait, dans ses discours. Encore parlait-il un peu, lui-même grand propriétaire terrien, *pro domo sua*, pour son humble maison de Milly.

---

1) Harmonies poétiques : Milly ou La Terre natale. — 2) Discours : Du Droit au Travail. — 3) Ibid. — 4) Ibid.

*
* *

Il s'en était fallu de peu qu'il ne devînt paysan. « Laboureur, notait-il en 1818 dans une lettre, seul état fait pour nous... Je voudrais bien pouvoir l'être. » (1) De vastes projets de colonisation rurale le hantèrent toute sa vie. Il n'existait de fortune pour lui qu'en biens fonciers ; il avait la superstition du cadastre. La manie des spéculations agricoles fut la cause première de sa ruine. C'est pour s'être appelé naïvement « vendeur de terre » (2) en 1849 qu'il dut, quelque douze ans plus tard, vendre Milly, sa terre natale.

Installé dès 1821 dans le vieux château de Saint-Point, dont il s'était fait un abri conforme à ses goûts champêtres, il réalisait heureusement le type du gentilhomme campagnard. Quand il y revenait, à l'automne, c'était pour y vivre, ainsi qu'il le dit, une double existence « de poète et de laboureur. » (3) Les plus graves préoccupations ne lui firent jamais oublier ses belles propriétés de Bourgogne. De Paris, dans ce qu'il appelait ses « lettres de vigneron, » (4) il s'informait de l'état de ses vignes, des travaux en cours, des récoltes. « Dites à mes vignerons, mandait-il à sa nièce en septembre 1848, que je suis de cœur auprès d'eux, suivant ces belles vendanges par une saison merveilleuse. » (5) Quand vint la vieillesse besogneuse, il ne revendiqua plus d'autre titre que celui de « paysan de Milly. » (6) Quelle n'était pas sa fierté quand il entendait les gens de Bourgogne dire de lui : « Il a le cœur d'un paysan. » (7)

En plus du cœur, il en avait le caractère opiniâtre et persévérant, le vif et sûr instinct, le tempérament optimiste, l'esprit conservateur et positif, le rude bon sens, les goûts rustiques. Son enfance « entièrement paysannesque, » (8) sa jeunesse robustement campagnarde, la belle période de vie intense, délurée, indépendante, qu'il passa à vagabonder dans les prés, dans les vignes, dans les bois, ou à garder les moutons sur les hautes collines, avec les petits villageois, lui avaient donné le goût de la terre, l'amour et le respect des travaux agricoles, la familiarité des mœurs et des habitudes champêtres. Le patois, pendant longtemps, avait été sa vraie langue. Aucun jeu, aucune chanson, aucune tradition populaire qu'il ne connût. Le rideau ne s'ouvre-t-il pas, dans *Jocelyn*, sur une fête de village ? Danses sur la pelouse, au son du fifre « sautillant et gai »

1) **Correspondance**, II, p. 231. — 2) **Harmonies: Lettre à M. d'Esgrigny.** — 3) **Recueillements: Lettre à M. Léon Bruys d'Ouilly.** — 4) **Lamartine et ses nièces**, p. 145. — 5) **Ibid.**, p. 145. — 6) **Ibid.**, p. 163. — 7) **Souvenirs et Portraits**, III, p. 390. — 8) **Confidences**, p. 98.

et de la musette « plaintive et tendre, » (1) folâtreries, baisers dérobés aux filles rougissantes... de plaisir, « Anna, Blanche, Lucie, » (2) — cette kermesse inaugurale a été toute composée sur des souvenirs précis. Avant ses romantiques amours, le « grand diable de Bourgogne, » (3) ainsi qu'il se nommait à sa vingtième année, prenait plaisir à lutiner les villageoises, qui, rapportait-on dans le pays, « en savaient bien que dire. » (4) A côté du Lamartine drapé de mélancolie, il y en a eu un autre, le vrai, peut-être, ouvert, enjoué, plein de verdeur et d'entrain. « Cet adolescent blond et frêle, a dit de lui P.-M. Masson, était un rural solide, aimant les chiens et les beaux chevaux, vigneron vendangeant en sabots, et trouvant son plaisir dans la rude vie du paysan. » (5)

C'est pour avoir participé à leurs joies et à leurs peines, pour s'être mêlé à leur existence quotidienne, que Lamartine est devenu le fidèle interprète des paysans de Bourgogne. Maire de Milly en 1814 déjà, conseiller général et député de l'arrondissement de Mâcon de 1837 à 1849, c'est par sa poésie autant que par son éloquence qu'il a représenté ses électeurs. N'a-t-il pas dit leur dur et patient labeur à tous, paysans, vignerons ou bergers ? Voici le paysan, par exemple.

« *Qui s'en vient labourer son morceau de colline*
« *Avec son soc plaintif traîné par ses bœufs blancs.* » (6)

Arrivé à son champ,

« *Il rattache le joug, sous la forte courroie,*
« *Aux cornes qu'en pesant sa main robuste ploie...*
« *Au joug de bois poli le limon s'équilibre,*
« *Sous l'essieu gémissant le soc se dresse et vibre,*
« *L'homme saisit le manche, et sous le coin tranchant*
« *Pour ouvrir le sillon le guide au bout du champ.* » (7)

Et le poète alors, avec une sûreté et une sobriété de détails qui trahissent l'homme des champs, de développer magnifiquement toute la scène du labourage et des semailles. Son attention ne va pas cependant aux seuls grands et nobles travaux ; elle s'arrête aux plus humbles tâches, « aux soins de la journée, »

« *L'herbe à tondre du pré, la gerbe moissonnée*
« *A coucher sur les chars,...*
« *La branche à soulager du fardeau qui l'accable,*
« *Ou la source égarée à chercher sous le sable.* » (8)
« *Conduire la génisse à la source qu'elle aime,*

---

1) **Jocelyn,** le époque (1er mai 1786). — 2) **Ibid.** — 3) **Correspondance,** I, p. 152, — 4) Cf. G. Roth: **Lamartine et la Savoie,** p. 36, n. 1. — 5) Cf. **Revue des Cours et Conférences** du 16 juin 1904, p. 716. — 6) **Jocelyn:** 9e époque (16 mai 1801). — 7) **Ibid.** — 8) **Harmonies: Bénédiction de Dieu dans la Solitude.**

« *Ou suspendre la chèvre au cytise embaumé,...*
« *Du pampre domestique émonder les berceaux.* » (1)

Ainsi de suite. Telle est dans son œuvre la part faite à la campagne proprement dite qu'une riche étude pourrait toute se consacrer à Lamartine paysan. Rien ne lui est indifférent ou étranger qui se rapporte à la vie agricole. Tantôt consultant

« *ou le ciel qui se couvre ou le vent qui fraîchit.* » (2)

tantôt pronostiquant

« *que les vents chauds d'automne amèneront la pluie,* » (3)

en vrai campagnard, il s'intéresse aux récoltes, se réjouit qu'elles soient abondantes. O bonheur d'être le soir devant la maison

« *à voir passer les chars d'herbe verte et traînante,* » (4)

à écouter

« *le bruit lointain des chars gémissant sous leur poids.* » (5)

Comment ne pas reconnaître la voix du maître parlant à ses gens, dans ces deux vers des *Recueillements :*

« *Portez les blonds épis sur mon aire d'argile !*
« *Faites jaillir le blé de la paille fragile !* » (6)

Ne fallait-il pas être vigneron pour écrire des vendanges : « Toutes les vignes chantaient quand on emportait leur richesse ; la toison de la terre semblait se réjouir d'être recueillie... La joie ruisselait, comme le vin, de colline en colline. » (7) Jusque dans les vers des dernières années retentit l'écho de cette folie qui s'empare à l'automne de tout le peuple de Bourgogne :

« *Ecoute le cri des vendanges*
« *Qui monte du pressoir voisin,*
« *Vois les sentiers rocheux des granges*
« *Rougis par le sang du raisin.* » (8)

Dans une page de ses *Mémoires*, le philosophe Marmontel démontre par l'exemple de sa famille que la situation idéale est celle du paysan trouvant sur sa terre tout ce dont il a besoin pour subsister ; en voici comme la transposition, dans *l'Epître à Dumas :*

« *De toute ma raison, ami, je te souhaite...*
« *Une table frugale où la fleur de tes blés*
« *Eclate auprès des fruits que ta greffe a doublés ;*

---

1) **Nouvelles Méditations : Les Préludes.** — 2) **Harmonies : Bénédiction...** — 3) **Jocelyn :** 9e époque (16 mai 1801). — 4) **Harmonies : Bénédiction...** — 5) **Nouvelles Méditations : Les Préludes.** — 6) **Cantique sur la Mort de Madame la Duchesse de B.** — 7) **Mémoires inédits,** p. 43. — 8) Cf. M. Levaillant : **Lamartine, Oeuvres choisies,** p. 1040.

« *Sur le noyer luisant dont ton chanvre est la nappe,*
« *Un vin dont le parfum te rappelle sa grappe...* » (1)

Le curé de Valneige n'a-t-il pas pareillement, à sa table :

« *Le lait de son troupeau, le vin blanc de ses treilles,*
« *Les fruits de ses pommiers, le miel de ses abeilles ?* » (2)

En marge de toutes ces évocations directes, que d'images et de métaphores empruntées aux métiers rustiques. Celui qui s'amuserait à les inventorier verrait bientôt qu'il n'y en a pas, dans toute la poésie de Lamartine, d'aussi fréquentes ni de plus expressives. En voici une poignée, prises au hasard :

« *Comme un troupeau sur les collines...* » (3)
— « *Et semblable au berger qui rappelle ses chèvres,*
« *Et rassemble au bercail les petits des troupeaux...* » (4)
— « *Comme un sol moissonné, mais qui germe toujours...* » (5)
— « *La vie a dispersé, comme l'épi sur l'aire,*
« *Loin du champ paternel les enfants et la mère...* (6)
— « *Le temps... A passé ma vie à son crible*
« *Ainsi qu'un rude moissonneur.* » (7)
— « *Ce grain qu'elle cherchait comme la poule gratte*
« *Le froment ou le mil sur une terre ingrate.* » (8)

Fier de se dire « un fils des champs, » (9) Lamartine racontait qu'à sa première classe de composition, il avait eu à parler du printemps. Ses condisciples, tous citadins, alignèrent ce qu'ils avaient retenu de Virgile et des anciens. Lui, tout frais émoulu de Milly, fit un long détail de son enfance campagnarde, et ne raconta rien qu'il n'eût vu de ses yeux. « On y reconnaissait l'accent, — consignait-il dans les *Souvenirs et Portraits*, (10) — on y entendait le cri du coteau natal sous le soleil aimé du pauvre villageois à midi. » Ce cri s'est prolongé à travers toute son œuvre, et n'a jamais trouvé de modulations plus pathétiques que dans ses derniers vers, — *la Vigne et la Maison*, — datés de 1857. Les premières gloses sur le printemps de Milly remontant à l'année 1801, ce chant a duré plus d'un demi-siècle.

*
* *

---

1) **Recueillements : Epître à M. Adolphe Dumas.** — 2) **Jocelyn :** 6e époque (4 mai 1798). — 3) **Méditations : La Poésie sacrée.** — 4) **Recueillements : Epître à M. Adolphe Dumas.** — 5) **Nouvelles Méditations : A M. de Musset.** — 6) **Harmonies : Milly ou la Terre natale.** — 7) **Nouvelles Méditations : A Laurence.** — 8) **Recueillements : Cantique sur la Mort de Madame la Duchesse de B.** — 9) **Nouvelles Méditations : A un curé de village.** — 10) I, p. 14.

C'est par cette fidélité même que le poète trahit sa race, et que s'accuse le mieux sa nature de paysan. Bien des littérateurs ont parlé de la campagne, et le sentiment de la nature n'a pas attendu Lamartine pour s'éveiller dans le beau pays de France. Personne cependant, pas même George Sand, n'a eu comme lui le culte de son coin de terre, de sa place au soleil. Plus qu'il n'aimait *les champs*, — désignation qui sent son XVIIIe, — il tenait à *ses* champs. Son « Nous sommes fils de la terre » (1) doit s'entendre : « Nous sommes fils d'une terre. » D'une terre que nous n'avons pas plus choisie que le chêne son sol, où nous avons comme lui nos racines profondes. Cette terre, le paysan l'aime d'être la sienne. Ingrate, parcimonieuse, exigeante, il ne la changerait pas contre la plus fertile. Ainsi Lamartine de Milly, son coteau natal, et de sa belle campagne de Saint-Point.

Ce pays lui était cher surtout de porter la maison paternelle, large cube de pierres grises où grimpaient des plantes, citadelle pacifique élevée au milieu des chaumières et des granges de Milly, toutes propriétés de sa famille, et que domine un clocher délabré. Tout a été dit sur la religion que le poète nourrissait à l'égard de cette rustique demeure ; aussi bien en a-t-il lui-même si abondamment parlé que ses biographes n'ont eu que la peine de le suivre et de le citer. Cette tendre et forte vénération lui a dicté ses pages les plus sublimes à la fois et les plus populaires. Le « paysan de Milly » a été promu par la volonté souveraine de la masse « poète de Milly. » Sous la plume, ces mots simples et grands : la *maison*, le *toit*, le *seuil*, le *foyer*, le *jardin*, l'*arbre*, le *puits*, reprennent leur valeur entière, leur sens premier, leur vertu initiale. Ils sont neufs comme si personne n'en avait usé avant lui. N'a-t-il pas réintégré dans leurs privilèges les anciennes divinités du foyer, restauré le culte des dieux lares ? Il croyait au *genius loci*, (2) que, dans *Jocelyn*, il appelle par traduction « l'âme du lieu. » (3) C'est lui qui a suscité la poésie domestique, sans que jamais rien, dans ce genre, puisse surpasser ou simplement valoir, par exemple, les adieux du jeune séminariste au tiède berceau de son enfance, ou les premières lettres du curé de Valneige où la poésie se simplifie jusqu'à n'être plus qu'une prose idéalement limpide :

« *Trois ruches, au midi, sous leurs tuiles ; et puis*
« *Dans l'angle, sous un arbre, au bord, un large puits.* » (4)

Quels accents virgiliens n'a-t-il pas trouvés, dans le finale bucolique de ses *Préludes*, pour saluer « l'humble chaumière

« *au bord penchant des bois suspendue aux coteaux.* » (5)

---

1) **Raphaël**, p. 1. — 2) Cf. **Souvenirs et Portraits**, I, 167. — 3) le époque (6 juin 1786). — 4) 6e époque (3 mai 1798). — 5) **Nouvelles Méditations : Les Préludes.**

Dépassant le calme enclos de Milly, sa sympathie va d'ailleurs à tous les objets qui lui font un cadre familier, — prairies, vignes, bois, ruisseaux, chemins. D'être de son pays, toute chose conquiert une signification plus large, et ce n'est pas tant d'être intéressante, rare ou précieuse, qu'elle le retient, que de se trouver dans un site connu. Nouvel aspect de son âme campagnarde, il a la religion de l'habitude. Moins curieux de trouver que de retrouver, heureux, quand il revient dans sa montagne, que rien n'y ait changé, il ne tient si fortement à son « petit monde » que pour en savoir par cœur le moindre détail. Il ne saurait se le représenter autre qu'il n'est. Quand, sur le tard, il dut envisager de quitter Milly, il se demanda s'il ne rebâtirait pas ailleurs ce « doux seuil, »

« *non plus grand, non plus beau, mais pareil, mais le même.* » (1)

Pourquoi, sur la colline de Saint-Point, « ce tournant de chemin qui serre le cœur ?» (2) C'est que le poète s'y est arrêté mille fois, et que la même sourde émotion chaque fois l'y a surpris, à la vue d'un paysage aimé. Si tenaces sont les liens qui vous unissent aux choses, que même la tristesse peut être nécessaire à votre joie. « Conçois-tu, écrivait Lamartine à un ami, tous les plaisirs que nous donnent des habitudes, même désagréables, mais enfin que l'on retrouve ? Comprends-tu comment j'en suis jusqu'à trouver un grand charme à la fumée qui remplit ma petite chambre et à l'air froid qui vient à travers ma croisée qui ferme mal, uniquement parce qu'autrefois cela était ainsi ? » (3)

Pratiquée à ce point, la religion de l'habitude engendre celle du souvenir, et même se confond avec elle. Rien n'existe plus alors qu'en fonction des événements qui s'y rattachent. Nulle chose derrière quoi le passé ne sourie ou ne grimace. Tel lieu dénué de tout caractère, par la mémoire de ce qui s'y est passé, prend une physionomie attrayante ou touchante. On aime la maison pour le chaud refuge qu'elle vous offre, mais plus encore pour les bonheurs et les chagrins qu'elle vous rappelle. Les adieux de Jocelyn s'adressent moins aux murs qu'à ce qu'ils abritèrent. Ce qu'il pleure, ce sont les années de tranquille félicité qu'il a vécues au milieu des siens. C'est sur la famille que se fonde le culte du souvenir ; c'est de sa naïve chronique qu'il s'alimente, de sa tradition obscure qu'il vit. Est-il seulement besoin de dire que Lamartine a été un des prêtres les plus fervents de cette religion : ses *Confidences* n'en sont-elles pas un des grands monuments ?

Quand il aura été étudié sous tous ses aspects, qu'à côté

1) Cf. Levaillant, **op. cit.**, p. 1046. — 2) **Harmonies : Lettre à M. d'Esgrigny.** 3) **Correspondance**, II, p. 58.

du poète lyrique ou épique seront apparus l'historien, l'orateur, l'homme d'Etat, que tour à tour auront été scrutées sa poétique, sa philosophie, sa religion et sa politique, si quelqu'un vient à demander : « Quel est donc le vrai Lamartine ? » il ne se trouvera personne qui ne réponde : « Celui de Milly. » Il n'a été véritablement lui-même que là-haut. Elevé près de la nature, accoutumé à la vie champêtre, rivé à son sol par ses plus profondes sympathies, ailleurs il se sentait dépaysé. Il n'aimait pas les villes, leurs foules, leurs bruits, leurs fièvres. Le séjour de Paris lui pesait. « La nature ne m'a pas fait pour le monde de Paris. Il m'offusque et il m'ennuie. » (1) — « Ah ! quand n'y reviendrai-je plus, s'écriait-il encore. C'est le pays des Gaulois, ce n'est pas le mien. » (2) Il parut quelque temps s'être acclimaté en Italie, à condition d'y vivre en pleins champs. Il regretta bientôt les siens, épancha sa nostalgie dans sa grande harmonie sur *Milly*, — son *O ubi campi*, — y revint le plus souvent qu'il put. Ces retours périodiques à ses pénates furent à chaque fois comme des retours sur lui-même, que marqua l'éclosion ou d'un livre nouveau ou d'un cycle de poésies. Il avait besoin de l'air du pays pour écrire, et son inspiration, à chaque nouveau stage, se trouvait revivifiée, retrempée, rajeunie, épurée, exaltée. Le mythe d'Antée semble avoir été conçu pour lui. A peine se retrouve-t-il en contact avec la terre de son enfance que son verbe s'épanouit à nouveau. La plupart des *Méditations* ont été composées ou achevées à Milly et à Saint-Point ; tout *Jocelyn* fut écrit à Saint-Point ; c'est à Paris qu'il a commis le *Chant du Sacre*.

Revenant à nos moutons, — aux moutons que Lamartine enfant gardait dans les pâturages de Milly, avec les petits bergers du village, — demanderons-nous seulement : « Où est le Jura, dans tout cela ? » N'est-il pas entendu que le Mâconnais est un des fiefs du *Jurense regnum ?* Lamartine a-t-il jamais plus ostensiblement attesté ses origines qu'en cultivant jusqu'à l'idolâtrie, jusqu'au fétichisme, l'amour du pays natal ? Il relève du Jura précisément par sa fidélité à sa petite patrie de montagne, et, non moins, par la simplicité de ses goûts, par l'intérêt qu'il prend aux occupations rurales, par son attachement à la modeste demeure de sa famille, par son respect des traditions. Le milieu pastoral de son enfance a façonné, déterminé, conditionné son génie, a marqué d'un pli définitif son tempérament d'artiste, a déteint sur tout son être ; cette soumission même à la nature ambiante révèle en lui le Jurassien, s'accommodant ai-

---

1) **Nouvelles Méditations :** Commentaire de la le Méditation. — 2) **Lamartine et ses nièces,** p. 83.

sément du climat qui lui est départi, et se trouvant trop bien du régime où il vit pour essayer d'y être réfractaire.

III

En ce poète dont il a été dit qu'il était « la poésie même, » il y a, préexistant à toute autre manifestation de son génie, une âme de poète rural, de poète paysan et presque de poète du terroir. Il est, à cet égard, le frère spirituel, l'aîné de Mistral. Maillane-Milly : sanctuaires jumeaux ; *Mireille*, pendant de *Jocelyn ;* les *Mémoires et Récits*, autres *Confidences* : le beau parallèle à développer. Ce fut Lamartine, on le sait, qui lança *Mireille* à Paris. La même admiration faite de surprise et d'émerveillement dont témoigne l'article enthousiaste qui annonça le chef-d'œuvre de la Provence, avait salué à son apparition, en 1820, le premier volume des *Méditations*. Succès d'étonnement plus encore que d'approbation. L'engouement ne fut si spontané que parce que la curiosité avait été vivement piquée. Qu'un provincial inconnu la veille se vît un jour acclamé partout comme le premier poète de France, ne fallait-il pas qu'il apportât quelque chose de nouveau ? Les *Méditations* furent un printemps.

Faire de Lamartine un poète strictement régional serait le desservir et le diminuer. Il n'était pas à ce point attaché à son clocher, — ce pauvre clocher d'une église désaffectée, — qu'il ne vît rien au-delà. Loin d'être une prison qui rétrécît son horizon, Milly lui fut un belvédère d'où ses yeux toujours prêts à admirer se promenèrent sur le monde entier. Jamais sa poésie ne s'est pliée aux formules surannées de la chanson. Passée au filtre du folklore, son œuvre y laissera peu de chose. Il n'a pas eu la superstition de la couleur locale, ni pratiqué ce pittoresque à tous crins dont les romantiques avaient fait un mythe. Traditions, légendes, proverbes, dictons, à foison dans le Mâconnais comme dans toutes les terres voisines du Jura, l'intéressèrent sans le passionner. Il s'est bien gardé d'intercaler dans ses vers des expressions du cru. L'italique est rare, même dans ses petits romans champêtres, *Geneviève* et le *Tailleur de pierres de Saint-Point.*

La mélancolie que Lamartine épancha dans ses vers, et que les intermittences de sérénité ne font que plus poignante, ne répond-elle pas au caractère physique du pays qu'il a chanté, et même à son régime climatologique ? Avec sa physionomie comme un peu alanguie, dont les alternances de la pluie et du soleil soulignent l'uniformité plutôt qu'elles ne la corrigent, le Jura est par excellence la terre de la tristesse résignée et de la joie tranquille, si proches souvent l'une de l'autre qu'elles se confon-

dent. « Le Jura mélancolique et monotone » (1) : ainsi le voit M. de Reynold. Ainsi l'ont vu tous ceux qui en ont parlé, après Juste Olivier, qui ne lui prêtait qu' « un demi-sourire, triste et retenu. » (2) Ses paysages, dont les lignes d'ailleurs élégantes et souples se répètent à l'infini, ne connaissent guère que les teintes neutres ou ternes, sévères ou sombres. Son originalité est de n'en pas avoir qui s'accuse fortement et s'impose. Le sentiment que cette terre inspire à tous ceux qui l'habitent, il faut oser l'appeler par son nom : c'est l'ennui. Un ennui qui n'est pas mortel, car on s'y accoutume au point qu'il vous manquerait s'il venait à disparaître.

Quoique mitigée de littérature, — *Werther, René, Obermann,* — la mélancolie lamartinienne a là sa véritable source. Elle est moins le mal du siècle qu'une espèce nouvelle de mal du pays. Elle n'est pas, à son ordinaire, révolte, désespoir sombre et tragique, doute blasphématoire, mais langueur légère et presque souriante, acceptation et soumission, tristesse inguérissable, mais sans accès, sans paroxysmes. Elle est innée, non apprise ; une habitude, non une attitude.

En vertu même de cette loi qui veut que « l'homme et la terre se ressemblent toujours, » *(Juste Olivier)* (3) toute la personnalité de Lamartine se ressent de ce milieu paisible et harmonieux, mais dénué de pittoresque intense. Pas d'œuvre moins accidentée, moins mouvementée, moins tourmentée et heurtée que la sienne. On s'y promène comme d'un vallon à une montagne du Jura, par des chemins paresseux, à travers de longs pâturages, et l'on a toutes les peines du monde à repérer le sommet, parce qu'il n'y en a de proprement dit que celui que marque l'inévitable signal trigonométrique. Pas de pentes escarpées, de brusques déclivités, de précipices, de pics sourcilleux, qu'escaladent des sentiers abrupts. Aucun risque de vertige, jusqu'aux dix-huit cents mètres où vous conduit la poésie de Lamartine. Versifiée ou non, sa langue n'a jamais non plus le cours rapide, impétueux, la voix grondante et sauvage des torrents alpestres, mais le débit régulier, la lente et douce musique des ruisseaux jurassiens.

*
* *

A côté du climat physique, parallèle à lui, dépendant de lui, conditionné par lui, un climat moral agit sur vous, travaille et modèle votre âme, vous impose sa loi. Le pays veut les gens à

1) **Cités et Pays suisses**, I, p. 153. — 2) **Le Canton de Vaud**, I, p. 31. — 3) **Ibid.**

son image. Qui s'insurge, il a vite fait de le mater. Le même air dont les poumons tirent leur oxygène fournit à l'esprit la substance qui l'entretient. Comme le corps, la pensée s'adapte au régime qui lui est fait. Le Jura n'est pas long à assimiler les individualités les plus récalcitrantes. D'où qu'ils vinssent, ceux qui se sont arrêtés à cette barrière, fixés sur le sol, même conquérants, ont été conquis à leur tour, subjugués par la nature ambiante. A quoi bon, dès lors, s'attarder à déchiffrer la race lointaine de notre poète ? Faut-il voir en lui le Celte primitif, le bon Druide aux yeux bleus, au teint pâle, aux gestes lents et hiératiques, au tempérament souple, tour à tour nonchalant et volontaire, contemplatif et entreprenant ? Serait-il alors, barde sublimement inspiré, plutôt le blond Kymri svelte et distingué, réfléchi, discret, que le Gael aux cheveux noirs, alerte et turbulent ? Devrait-il à quelque ancêtre latin ce qu'il y a de précis, de positif, de pondéré dans ses idées, de digne et presque de rigide, de noble et parfois d'assez fier dans tout son naturel, sans compter cette maîtrise de soi qui en a fait l'homme de la situation, en 48 ? Descendrait-il des Burgondes, les doux barbares toujours traqués, aspirant à un foyer stable, heureux de le découvrir un jour dans le Jura hospitalier ? Le prendra-t-on au sérieux lorsque, venant de se dire Franc-Comtois à demi, il écrit : « Les savants ont beau disserter, il suffit à un voyageur comme moi d'avoir vu, dans les steppes du Danube, le noble pasteur équestre hongrois, au front élevé, à l'œil rêveur, à la taille lapidaire, au maintien ferme et immobile comme la statue de bronze,... promener pendant des journées entières le regard de ses larges yeux bleus sur l'horizon..., pour reconnaître à la charpente haute et solide du corps, à la dimension du front, au vague pensif du regard, à l'ovale effilé de la tête, à la gravité des lèvres, à l'attitude à la fois virile et un peu inclinée par la féodalité des membres, la consanguinité évidente des Huns et des Francs-Comtois. » (1) Le croira-t-on davantage quand il se dit « né oriental » (2) et se demande s'il n'a pas dans les veines un peu du sang de ces Sarrasins qui se sont implantés dans le haut Mâconnais ? (3) Plus près de nous, faut-il chercher à discerner en lui ou le Bourguignon débonnaire et sensé, un peu lourd en dépit de ses airs dégagés, prenant toutes choses comme elles viennent, — ainsi le Vaudois, — au demeurant sagace, ouvert, généreux, persévérant, pacifique, ou le Franc-Comtois au tempérament plus âpre, à l'âme plus rude et plus sombre bien que confiante, contemplatif invétéré, cachant sous un masque de froideur des enthousiasmes naïfs, une ardeur

---

1) **Souvenirs et Portraits**, III, p. 181-182. — 2) **Nouvelles Méditations :** Commentaire de la Ie Méditation. — 3) Cf. **Nouveau Voyage en Orient**, p. 14.

jamais imprévoyante, « franc de nom, disait Voltaire, et plus encore de cœur ? » (1)

Quelle est la vérité, dans tout cela, sinon que, grâce à des alliances dont nul généalogiste ne reconstituera la chaîne, toutes ces races cohabitent, coexistent en lui ? Les éléments les plus disparates se sont soudés, se sont fondus ensemble, jusqu'à réaliser la plus parfaite homogénéité. L'eau se ressent-elle d'être H_2O, et le sucre $C_{12}H_{22}O_{11}$? Concurremment avec ces influences profondes, l'histoire proprement dite semble s'être ingéniée à faire subir au Jura le contre-coup de ses révolutions. Emprise grecque, par la colonisation de la Phocée ; latine, par la conquête romaine ; barbare, par les invasions ; germanique, par la transmutation du royaume de Bourgogne en terre d'Empire ; italienne, par le voisinage de la Savoie ; espagnole, par l'intermédiaire de la Franche-Comté ; française enfin, essentiellement. Comme ce beau pommier vigoureux et sain qui nourrit, avec ses propres rameaux, les greffes gourmandes, le Jura n'a pas refusé sa sève aux étrangers qui s'y sont établis, même pour le dominer temporairement. Encore les a-t-il bientôt transformés en sa propre substance. Tant de civilisations cependant qui ont franchi ou côtoyé cette grande muraille naturelle n'ont pas été sans laisser quelques traces. Ces multiples apports ont enrichi progressivement le vieux fonds indigène, mais ne lui ont pas enlevé ce qu'il avait de particulier. Aujourd'hui encore, trait d'union entre le Nord et le Midi, et frontière entre l'esprit latin et la culture allemande, faisant de tout cela son bien, le Jura reste lui-même, c'est-à-dire une terre où tout s'harmonise, s'équilibre, se pénètre. « Pays de rêverie et d'énergie » : (2) en définissant ainsi le Jura, Lamartine se rendait-il compte que cette double nature était précisément la sienne, à lui, et que, né pour la contemplation comme pour l'action, doux rêveur et lutteur acharné, il était, de ce pays, le représentant attitré ? N'avait-il pas lui-même, plus fortement accusée encore qu'en ce Louis de Ronchaud dont il faisait le type du poète jurassien, « cette physionomie étrange de l'enthousiasme qui se possède dans le calme, et de la réflexion qui s'enflamme dans le mouvement ? » (3)

* * *

Les ethnologistes, pour les besoins d'une de leurs thèses les plus récentes et les plus curieuses, ont créé le terme d'*ho-*

---

1) Cf. **Souvenirs et Portraits**, III, p. 182. — 2) **Histoire des Girondins** (à propos de Rouget de Lisle). — 3) **Souvenirs et Portraits**, III, p. 199.

mo alpinus. Au large et solide tronc qui va de la Méditerranée à la Mer Noire vient se rattacher tout naturellement une forte branche : celle de l'*homo jurensis*.

Homo jurensis, mieux *poeta jurensis*, *rex jurensis* : voilà Lamartine !